

Jérôme Dumont

Des cadavres dans le placard

Rossetti & MacLane, 10

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3811-6

© Jérôme Dumont

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

Un appel d'Ange Fratacci, le vieux truand niçois, à Gabriel Rossetti n'avait rien d'exceptionnel. Ce qui l'était plus en revanche fut la teneur de sa demande. Il avait intimé à Rossetti de le rejoindre, séance tenante, à Coco Beach, cet endroit connu de tous les Niçois, alors que la plage avait été fermée depuis un bon bout de temps. Même si la chose n'était pas nécessaire, il avait précisé à Rossetti qu'il avait un service personnel à lui demander. Il n'en fallut pas plus à l'avocat pour s'exécuter. Ange était bien plus qu'un très ancien client dans un dossier isolé ; il tenait à la fois du confident et du mentor, alors même que Rossetti n'avait jamais eu la moindre velléité à suivre son parcours professionnel, ni à se spécialiser en droit pénal.

Le soleil descendant de cette fin d'après-midi d'octobre réchauffait le banc sur lequel Ange était

paisiblement installé. Il cilla à peine lorsque Gabriel se planta face à lui :

— Si j'étais mauvaise langue, je dirais que tu as tellement peu de clients que tu accoures lorsque je t'appelle, petit.

— Ce n'est pas ton genre, Ange. Et tu sais très bien que nous n'en sommes plus là. Je te dispenserai donc de l'énumération de tous ceux dont j'ai dû repousser les rendez-vous.

Le vieil homme se fendit d'un sourire dont il avait le secret, tout en invitant Rossetti à s'asseoir à ses côtés :

— J'ai un client pour toi. Une connaissance de longue date, quelqu'un qui m'est cher et qui a besoin de toi.

Il n'en fallut pas plus pour éveiller l'intérêt de l'avocat. Lorsque le vieux truand, d'une placidité à toute épreuve, mentionnait qu'il y avait urgence, c'était qu'il y avait péril en la demeure.

— Alors ? De quoi s'agit-il ?

— Je voudrais que tu t'occupes de mon ami, Joseph Delmas.

— Ami ou ancien collègue ? Si tel est le cas, tu te souviens que le pénal n'est pas ma spécialité...

— Je pense que pour lui, tu pourras faire un effort. Il a besoin de quelqu'un comme toi. Et si

vraiment ça dépasse ton champ de compétence, tu n'auras qu'à te faire aider par ton copain le comique. Mais je veux que ce soit toi qui diriges ce dossier. C'est un service personnel que je te demande.

Rossetti aurait volontiers souri de voir, une fois de plus, son ami Robert Martinez, avocat pénaliste de son état, affublé d'un tel qualificatif si Ange n'avait pas mentionné le caractère éminemment personnel de sa demande. Il y a un moment pour tout avec le Corse et pour l'heure, il n'était pas question de galérer, comme il aimait si bien à dénommer l'exercice.

— Je t'écoute, Ange.

— Joseph Delmas, c'est un mec bien. Pas un truand. Un ancien représentant en fruits et légumes, qui a grandi dans le quartier de la Libération.

— Quel est son problème ?

— Il se retrouve impliqué dans un cambriolage qui a fini en double meurtre.

— Rien que ça ?! Mais tu sais bien que mon fonds de commerce, ce sont les divorces, pas le pénal, Ange.

— Oh, le vieux n'est pas encore complètement abeliné ! Je le sais bien, mais tu comprendras

lorsque tu le verras. Tu es le seul avocat en qui j'ai confiance dans tout Nice pour gérer ce dossier.

— Tu me fais trop d'honneurs. Sérieusement, ce n'est pas du tout mon rayon, tu le sais.

Le truand le gratifia d'un regard noir, avant de poursuivre :

— Tu ne me refuserais quand même pas ce service ?

— Ange, c'est au-delà de notre amitié. J'en connais une bonne dizaine, à commencer par Martinez, qui seraient bien plus à même de s'occuper de ce genre de cas...

— Eh bien, tu n'as qu'à le faire travailler, mais je veux que ce soit toi, et toi seul, qui gères ce dossier.

— Il y a quelque chose que tu ne me dis pas, Ange ?

— Viens plutôt avec moi rencontrer ton client.

Sans rien ajouter, le vieux truand se déplaça et se dirigea de l'autre côté du boulevard. Une fois la chaussée traversée, il pénétra, Rossetti à ses côtés, dans une grande villa niçoise, que l'avocat identifia sans peine : une grande plaque en marbre mentionnait : « Maison de retraite Ciel d'Azur ». Mi-interloqué, mi-incrédule, il demanda :

— Ne me dis pas que ton ami est pensionnaire

de cette maison de retraite ?

Pour toute réponse, il n'eut droit qu'au sourire malicieux d'Ange. Quelques instants plus tard, le truand devisait avec une femme entre deux âges, à l'allure aussi austère que son chignon impeccable qui emprisonnait, sans espoir d'évasion, ses cheveux gris.

— Marie-Ange, je vous présente mon ami, maître Gabriel Rossetti. C'est lui qui va s'occuper de Joseph. Tout ce qui le concerne peut lui être transmis.

La femme le toisa d'un regard sévère, avant de se dérider :

— Maître. C'est un plaisir. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à me contacter.

Elle sortit une carte de visite de la poche revolver de son tailleur gris, qu'elle tendit d'un seul geste à Rossetti.

Avant même qu'elle n'ajoutât quoi que ce soit, Ange reprit la parole :

— Allons rendre visite à Joseph, petit.

Une fois qu'ils furent dans l'ascenseur, Gabriel ne put s'empêcher de commenter :

— Une amie à toi, elle aussi ?

— Je ne suis qu'un modeste donateur. Et soit dit en passant, si un jour l'envie vient à quelqu'un de

me placer dans cet endroit, je t'ordonne d'empêcher ça ou de me flinguer. Il est hors de question que je finisse mes jours dans un mouroir, même du standing de celui-ci.

Même si l'endroit, avec ses grandes baies vitrées et sa décoration coquette n'avait rien d'un hospice déprimant, Ange n'avait pas l'air de plaisanter. Dans l'ascenseur intégralement plaqué de boiseries, dans lequel un siège pliant était installé, Gabriel commenta :

— Je te connais suffisamment pour savoir que quelque chose te préoccupe, Ange. Depuis tout à l'heure, tu m'as l'air plus maussade que d'habitude.

— Tu comprendras quand tu verras Jo.

Lorsque Gabriel passa la porte de la chambre deux cent vingt et un, il n'avait toujours pas la moindre idée d'où voulait en venir son vieil ami. Dans cette pièce plutôt spacieuse, il ne vit pas immédiatement son futur client, confortablement installé dans un grand fauteuil qui faisait face à une grande fenêtre. Tout au plus put-il deviner que le vieil homme avait une chevelure aussi blanche qu'abondante. L'endroit était conforme à l'idée que Gabriel se faisait d'une chambre dans une maison de retraite : un lit, une table de nuit, une

grande armoire, sans oublier, bien entendu, le grand écran plat fixé au mur par un pied articulé. Seules la petite table carrée recouverte de feutrine verte et ses deux chaises apportaient une touche de gaieté relative, synonyme de visites et de potentielles parties de cartes.

Ange se posta face au vieil homme et l'interpella :

— Jo. Je t'ai amené l'ami dont je t'ai parlé. L'avocat qui va s'occuper de ton affaire.

Sans bouger d'un iota, Delmas se contenta d'un laconique : « C'est bien. »

Gabriel vint se poster aux côtés d'Ange et en profita pour détailler son nouveau client : un homme à la silhouette élancée, d'environ quatre-vingts ans, mais qui semblait toujours en bonne condition physique. On devinait que derrière cette vieille carcasse, quelqu'un prenant soin de sa forme physique avait entretenu ce corps. Vêtu d'un pantalon de flanelle grise et d'un pull bleu ciel, le vieil homme avait une certaine allure et semblait tiré à quatre épingles, jusque dans le soin mis à discipliner ses longs cheveux. Il semblait perdu dans ses pensées, les yeux fixés sur le port, où un ferry en provenance de Corse venait d'accoster.

Ange lança un regard complice à Rossetti, avant

de poursuivre, à l'attention de leur hôte :

— Il va falloir que tu lui racontes tout, Jo.

D'un sourire affable, Delmas répliqua :

— Mais certainement.

Il marqua une pause, avant de poursuivre, interrogatif :

— De quoi suis-je supposé parler ?

— Tu sais bien. De cette affaire au sujet de laquelle la police t'a rendu visite. Le cambriolage et le double meurtre.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Et qui est cette personne qui t'accompagne ?

Ange ferma brièvement les yeux et reprit, après un très léger soupir :

— Gabriel Rossetti, c'est l'avocat qui va te défendre.

— Me défendre, mais pour quoi ?

Le truand ne s'énerva pas le moins du monde et reprit :

— Le cambriolage.

— Qui a été cambriolé ?

Cette fois-ci, Ange ne répéta rien et, se tourna vers Gabriel :

— Tu vois pourquoi j'ai besoin de quelqu'un avec ta patience légendaire ?

À voix basse, il poursuit :
— Jo est atteint de la maladie d’Alzheimer.

Une fois ces brèves présentations faites, les deux hommes ressortirent de la chambre de Delmas. Sitôt la porte refermée, Gabriel s'exclama, avec toute la retenue que permettait l'endroit :

— Mais enfin, Ange, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Il y a quelque chose que tu n'as pas compris ? Un client, des accusations, une procédure en cours, cette saloperie d'Alzheimer.

— Il va falloir que tu me donnes plus de détails, parce que dans l'état dans lequel se trouve Joseph Delmas, je ne le vois pas commettre le moindre cambriolage ni encore moins un double meurtre !

— D'accord, mais pas ici. Suis-moi.

Ange semblait connaître les lieux comme sa poche et Gabriel n'en tira qu'une seule conclusion : il avait dû fréquemment rendre visite à son ami. Ils s'installèrent sur une terrasse située au même étage, profitant d'une vue identique à

celle dont jouissait Delmas depuis sa chambre.

— Le vieillard que tu as rencontré n'a rien à voir avec l'homme que j'ai connu, tu t'en doutes. C'est une douleur incroyable de le voir ainsi et, si ça ne tenait qu'à moi... Mais ce n'est pas de ça que je veux te parler. Delmas, je l'ai rencontré dans les années cinquante. Un mec bien, droit. Ça se sentait tout de suite. Pas comme moi.

Ange appuya sa dernière phrase d'un sourire entendu, qui ne souffrait pas de commentaire. Bien que de la vieille école et mû par des principes – les siens – il ne s'était jamais menti sur la carrière qu'il s'était choisie ni n'avait jamais recherché une quelconque légitimité auprès de qui que ce soit. Après une courte pause, il reprit :

— Tu te demandes sans doute comment je l'ai rencontré, puisque nos parcours sont si différents. Il avait à l'époque repris les activités maraîchères de son père. Je n'ai jamais été un grand amateur de fruits et légumes. En revanche, lui était plutôt amateur de filles, et ça, c'était déjà mon rayon. Il était jeune, plutôt beau gosse, célibataire. Je me suis souvent demandé pourquoi il ne s'était pas encore marié à une gentille fille, mais je n'allais pas non plus me priver de « bizeness ».

— Rassure-moi, tu n'assures pas les vieux jours

de tous les anciens clients de tes filles ?

— Tu es con, petit, parfois. Enfin pas tant que ça. Je vois bien où tu veux en venir. Bien sûr que non. Lui, c'est sans doute le plus ancien de tous, jusqu'il y a peu encore, c'est dire. Il a toujours été réglo, correct, poli et ça, ce n'est pas donné à tout le monde. Au fil du temps, il est devenu une relation. Jamais un ami, mais quelqu'un de proche. C'est difficile à expliquer, mais j'ai de l'affection pour ce vieux. Il n'a pas eu une vie facile mais n'a jamais ménagé ses efforts pour sa mère. Le genre de type qui s'occupe de ses oignons sans jamais emmerder personne. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Je te connais suffisamment pour avoir une petite idée, Ange.

— Cette soi-disant implication dans un cambriolage suivi d'un double meurtre, c'est manifestement une erreur judiciaire. Tu le vois, commettre ces actes ? Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais il y a une couille dans le potage quelque part. Et ça, je sais que tu vas la trouver.

— Que sais-tu sur cette affaire ? S'il était déjà atteint d'Alzheimer au moment des faits, ça pourrait changer la donne.

— Pas grand-chose, si ce n'est qu'il a été convoqué par la gendarmerie, qui l'a finalement

interrogé sur place après intervention de la directrice, Marie-Ange. Il n'a pas été capable de m'en dire plus que ce que je t'ai déjà dit. Il a parlé de cambriolage et de double meurtre, c'est à peu près tout. Cela dit, pour que les pandores se déplacent, c'est qu'il ne s'agit pas d'un vol de vélo. Tu vas devoir te démerder et tout reprendre de zéro.

Ange sortit de sa poche la convocation, qui reprenait uniquement les références de la procédure et la formule habituelle employée par la gendarmerie : convocation « pour une affaire vous concernant »

Gabriel considéra longuement la missive, tout en s'interrogeant sur ses causes. À ce stade, il était impossible de déduire quoi que ce soit. L'avocat laissa parler ses impressions :

— Il n'a pas la gueule de l'emploi, ton ami, c'est une évidence. Il y a quelque chose qui cloche là-dedans et avec un peu de chance, j'aurai vite tiré tout ça au clair. Un homonyme, peut-être...

— Ça, c'est ton rayon, petit. Sors-le de là, c'est tout ce que je te demande. Non pas que ça lui cause la moindre inquiétude. Il est perdu dans ses pensées la plupart du temps. Fais-le pour moi.

— C'est entendu, Ange. Une dernière chose :

depuis quand est-il dans cet état ?

— Ça doit faire une petite dizaine d'années qu'il a commencé à montrer des signes de perte de mémoire, de désorientation légère. Les choses se sont cependant aggravées il y a deux ans et demi. Il vivait seul et n'était plus capable de faire face à la vie quotidienne. Alors je me suis organisé pour qu'il soit placé ici. Comme je ne suis pas de la famille, et que du reste, il n'en a aucune à ma connaissance, je me suis arrangé.

Ange n'avait jamais été radin, mais il y avait tout de même dans ce comportement la trace d'une gratitude qui semblait dépasser les relations d'affaires décrites par le truand. Il eut été tout à fait inutile de tenter d'en savoir plus, si bien que Gabriel se concentra sur les questions directement reliées à son nouveau client :

— Quel âge a-t-il au juste ? Dans les quatre-vingts ans, par là ?

— Quatre-vingt-quatre ans exactement.

— Il a un médecin traitant ?

— André Tedeschi, qui a son cabinet sur l'avenue Borriglione. J'ai discuté avec lui au moment du placement de Jo ici. Tu peux te recommander de ma part, il ne te balancera pas le secret professionnel en travers de la gueule.

Gabriel ne put s'empêcher de sourire face au langage fleuri d'Ange. Il poursuivit ses questions préliminaires :

— Lui connais-tu d'autres proches ?

— Il y a bien Lydia, qui l'a bien connu avant de se ranger des voitures.

— Lydia ? Celle qui s'occupe de l'Epsom ?

— Eh oui, qu'est-ce que tu crois ? Elle n'a pas passé toute sa vie derrière un comptoir de bar PMU. Tu pourras toujours passer lui poser des questions si ça te chante. Elle ne t'apprendra sans doute pas grand-chose, enfin rien de pertinent au sujet des ennuis actuels de Jo.

— D'autres filles ?

Ange opina, tout en précisant :

— Je te filerai les noms si tu veux, mais si tu veux creuser de ce côté-là, c'est à Lydia que tu dois causer ; elle a eu une relation « longue durée » avec Jo.

— Je vois. Et en ce qui concerne son état actuel, il est tout le temps perdu dans ses pensées ou bien a-t-il des périodes de lucidité, des souvenirs précis qui reviennent ?

— Jusqu'il y a encore six mois, il était capable de tenir une conversation d'une quinzaine de minutes, de se remémorer des événements précis.

Ça s'est brutalement dégradé. À présent, il s'arrête presque systématiquement en plein milieu de ses phrases sans avoir la moindre idée de comment les poursuivre. Il est incapable de gérer quoi que ce soit, il ne se souvient même plus des règles du rami, enfin tu vois le tableau. Avant ça, il avait ses moments, mais depuis, j'ai bien peur que ce soit définitivement du passé.

— Autant dire que je ne pourrai donc pas compter sur sa collaboration active.

— Tu as un sens de la formule qui me fera toujours rire, petit. C'est exactement ça, encore que je l'aurais formulé autrement. Cela dit, il y a peut-être quelque chose qui pourra t'aider.

Ange exhiba un trousseau de clés, qu'il remit ensuite à Gabriel :

— J'ai fait en sorte que sa villa de la Libération demeure intacte et entretenue. Lorsqu'il a fallu le placer, j'ai fait ce qu'il y avait à faire. Tout est resté en place, à l'exception de ses vêtements et de quelques bricoles et effets personnels qui se trouvent dans son armoire, ici. Tu pourras toujours aller fouiller la maison. Elle est située rue Michel-Ange, au numéro quarante-huit.

— Cela faisait longtemps qu'il habitait là ?

— Je ne lui ai presque connu que cette adresse.

Il l'a acheté dans les années soixante et s'y est installé avec sa mère, Angèle. Une des choses qu'il m'a dites, c'est qu'il avait acheté cette baraque pour elle. C'était son rêve depuis toujours : elle travaillait au marché de la Libération et passait souvent devant. C'est là qu'elle a fini ses jours. Tu vois, quand je te disais que Jo est un mec bien.

— Avant même que tu me donnes ces détails, je te croyais déjà sur parole, Ange.

— Voilà, petit. Tu sais tout ce que je sais. Il ne te reste plus qu'à t'y mettre.

Il demeurait une question que Gabriel aurait posée à n'importe quel autre client. Celle qui portait sur les éléments qui auraient volontairement été occultés. Tout à fait inutile avec Ange. Rossetti était convaincu qu'il lui avait dit tout ce qu'il savait et n'avait rien passé sous silence.

Gabriel acquiesça sans dire un mot de plus. Il ne restait plus qu'à démêler l'écheveau de ce qui ressemblait à une grossière erreur judiciaire. Et pour ce faire, Rossetti savait parfaitement par où commencer.

Avant même d'enfourcher sa moto, Gabriel entreprit sa première démarche dans ce dossier inédit. Même s'il avait saisi, dès l'emploi par Ange du terme suranné de « pandore », que l'enquête était confiée à la gendarmerie nationale, il appela le seul policier de Nice qu'il avait suffisamment côtoyé au cours de ses précédents dossiers. Toute information qu'il pourrait glaner en amont de sa prise de contact avec la gendarmerie pourrait lui être utile. Les relations entre Karim Hamza et Rossetti avaient d'ailleurs commencé au sujet d'Ange – lorsqu'on avait tenté d'assassiner le truand – puis s'étaient poursuivies de façon presque régulière, au fil des dossiers sur lesquels l'avocat avait dû se pencher. Le flic était même intervenu à titre amical lorsque l'un d'entre eux avait directement concerné Rossetti, sans toutefois verser dans l'illégalité. Hamza décrocha alors que Gabriel s'attendait, à force de sonneries dans le

vide, à tomber sur son répondeur :

— Maître Rossetti, ça faisait longtemps. Alors, une nouvelle partie de Cluedo se profile à l'horizon ?

— Je vous le dis tout de suite, la victime n'est pas le colonel Moutarde, l'arme du crime n'est pas un chandelier et on ne l'a pas assassiné dans la bibliothèque. Non, cette fois-ci, c'est plus lourd que d'habitude, mais je n'ai pas tous les éléments en main, en dehors d'une convocation de mon client à la gendarmerie.

— Et donc, naturellement, vous avez pensé à m'appeler, peu importe que je sois flic et pas gendarme.

— Je ne l'ai pas oublié, mais je pense que cette affaire risque tout de même de vous intéresser et, pour être tout à fait honnête, je voulais savoir si vous n'aviez pas des informations qui pourraient m'être utiles lors de ma prochaine visite à la gendarmerie.

— Et forcément, vous avez pensé à moi. J'hésite entre me sentir flatté ou agacé. Je suis cependant sûr d'une chose : si cette enquête s'avère intéressante et que je ne peux pas mettre les mains dedans, je vais me sentir frustré.

— Un cambriolage qui vire au double meurtre.

Mon client a été convoqué pour affaire le concernant, alors qu'il est âgé de quatre-vingt-quatre ans et souffre de la maladie d'Alzheimer. C'est tout ce que je peux vous en dire pour le moment, mais cela me semble suffisamment appétissant pour titiller votre penchant pour les énigmes, non ? En prime, vous n'aurez même pas à vous occuper de la paperasse administrative...

— Vous me faites le coup de la bande-annonce alléchante pour un film qui sortirait dans deux ans...

— Karim, si vous ne pouvez pas obtenir de renseignements, tant pis et même si vous n'avez rien pour moi, je vous offre socca et pissaladière, c'est un bon deal, non ?

— Vu sous cet angle, comment refuser ? Alors, quelles sont les références de la convocation ?

Gabriel les lui transmet sans rien ajouter d'autre. Une fois la chose faite, Hamza poursuit :

— Je ne suis pas sûr de trouver grand-chose. Et votre client, il s'appelle comment ?

— Joseph Delmas.

— Né en... mille neuf cent trente-trois donc.

— Vous semblez meilleur en calcul mental que moi, mais à vue de nez, je dirai que ça doit ressembler à quelque chose comme ça.

Rossetti entendit Hamza pianoter sur son clavier, avant que celui-ci n'ajoute :

— Laissez-moi vingt minutes et rejoignez-moi rue Bonaparte.

De deux choses l'une : soit Hamza avait juste très faim, soit il avait effectivement des informations à communiquer. Ou peut-être même les deux. Gabriel ne se fit pas prier et se rendit séance tenante à l'une de ses deux adresses favorites lorsqu'il s'agissait de socca.

*

Une fois sur place, Rossetti mit l'attente à profit pour consulter son agenda et ses derniers emails. Depuis quelque temps, il avait enfin opté pour le fameux « virage numérique », fruit d'une conspiration orchestrée par Nina, son assistante, aidée dans ses œuvres par Chloé, sa collaboratrice qui avait mis à profit son congé maternité pour user et abuser de cet outil. Bien entendu, son épouse, en grand chantre des nouvelles technologies, avait fourni toute la logistique nécessaire à l'implantation de ce qu'elle qualifiait de « workflow » parfait. Un flux de données, qui avait – il fallait bien l'admettre – l'avantage de rendre

disponible l'intégralité de l'agenda, mais aussi des pièces, correspondances et documents de tous les dossiers du cabinet, en quelques clics seulement.

Amandine avait récemment délaissé le bureau de Sophia Antipolis de Stuff for Fun, pour celui qu'elle qualifiait de vaisseau amiral, à Montréal. Cinq jours qu'elle était partie, et encore trois avant son retour. Rossetti n'avait cependant guère le temps de s'ennuyer, puisque l'agenda des audiences avait été particulièrement chargé ces derniers temps. Un retour à une certaine routine qui ne faisait pas de mal.

Hamza débarqua presque à l'heure, sourire aux lèvres. Il laissa à peine à Gabriel le temps de confirmer la mise en route de la commande avant de lâcher le morceau :

— On dirait bien que votre nouveau client a un petit pedigree chez nous, maître !

La chose parut étonnante à Gabriel, qui n'avait retenu de Joseph Delmas que l'image d'un vieil homme tout à fait inoffensif. Le flic poursuivit :

— Delmas a récemment été condamné par le tribunal correctionnel pour voies de fait et dégradations du bien d'autrui. Un sanguin, on dirait.

— Si vous l'aviez vu, vous ne diriez pas ça,

Karim. J'ai rencontré un vieil homme atteint d'un Alzheimer à un stade avancé, pour qui la seule distraction consiste à regarder les ferries aller et venir toute la journée. Pour un sanguin, je dirais qu'il manque singulièrement de pulpe...

— Les faits remontent à trois ans. Vous savez mieux que moi ce que sont les délais des tribunaux correctionnels. Une querelle de voisinage qu'il a voulu régler à sa façon, j'imagine. De ce que j'ai pu voir, il se plaignait du bruit de son voisin, du fait que celui-ci se garait sans cesse devant son garage et a fini par prendre les choses « en main ». Pneus crevés, voiture et façade bariolées : une imagination débordante, qui ferait l'envie de bien des taggers. À cette différence près que, pris sur le fait par le voisin, il a même commencé à le molester avec une vigueur étonnante, contraignant celui-ci à se réfugier chez lui !

Gabriel réfléchit quelques instants. Ces actes se situaient donc peu de temps avant qu'Ange ne procède à son placement en maison de retraite. Était-il ou non au courant de ces agissements ? À vrai dire, compte tenu de l'état de Delmas, la question n'avait pas grande importance aujourd'hui. Il poursuivit :

— Voilà qui n'a strictement aucun rapport avec

sa convocation par la gendarmerie, on dirait. Vous avez pu obtenir quelques informations à ce sujet ?

— Pas grand-chose pour tout vous dire. Il faudrait que je passe quelques coups de fil, mais franchement, vous en apprendrez plus en vous rendant directement à la gendarmerie.

— C'est ce que je comptais faire, dès demain.

— J'aurais bien lancé une recherche sur les cambriolages ayant débouché sur un double meurtre, mais le temps m'a manqué et je dois vous avouer que j'avais ce « scoop » sous le nez dont j'ai profité pour me faire offrir la socca ! Vous avez appelé pile au moment où mon estomac se rappelait bruyamment à moi.

Par un heureux concours de circonstances, la commande fut vite déposée sur leur table et le silence se fit, le temps de la dégustation. Ce qui n'empêcha pas Gabriel de réfléchir à ce nouveau client, qui recelait décidément bien des surprises. Sans avoir eu à affronter directement les ravages de la maladie d'Alzheimer sur un proche, il avait du mal à envisager que la même personne ait pu avoir des comportements aussi radicalement différents et en vint à repenser à l'une des phrases favorites de son ami Martinez : « La vieillesse est un naufrage. »

Rossetti objecta intérieurement, voulant se convaincre que ces paroles n'étaient pas systématiquement prophétiques, même si le poids des ans signifiait invariablement un amoindrissement des facultés physiques et psychologiques des intéressés. Dans le cas de Delmas, le changement était plutôt radical et, plus encore que pour ces voies de fait, Gabriel avait toujours du mal à l'imaginer impliqué, d'une façon ou d'une autre dans un double meurtre. Qu'il ait eu, dans le passé une propension à s'énervier après son voisin n'en faisait pas pour autant un meurtrier.

Il n'eut guère l'occasion de s'interroger plus longtemps, puisqu'Hamza embraya sur leur dernière enquête et informa l'avocat de ses suites judiciaires, avant de s'enquérir d'Amandine, dont il ne cessait de répéter qu'avec sa maîtrise des nouvelles technologies, elle pourrait métamorphoser ses enquêtes, la police étant bien souvent démunie face aux progrès technologiques.

Il termina en indiquant à Gabriel de lui communiquer, lorsqu'il les connaîtrait, le nom du ou des gendarmes chargés de l'enquête pour laquelle Delmas avait été convoqué, précisant qu'il en connaissait certains et qu'il n'hésiterait pas à décrocher son téléphone en cas de besoin.

Hamza avait beau se montrer bavard, les restaurants de socca de Nice ne sont pas réputés pour laisser traîner les clients à table, règle non écrite que chaque Niçois connaît et applique, sous peine de s'y retrouver *persona non grata*. Un risque que ni Rossetti, ni Hamza n'étaient prêts à courir. Ils se séparèrent sur le coup de vingt heures, après quoi Gabriel décida de repasser à son cabinet. Il appréciait s'y retrouver, seul, en dehors des heures habituelles où le téléphone crépitait sans cesse, à ces moments où le temps semble distendu et donne cette impression d'avoir toute la vie devant soi.

Lorsqu'il referma la lourde porte d'entrée et alluma la lumière, il se fit la réflexion que cela faisait une éternité qu'il n'avait plus ainsi joui de son cabinet. Il en connaissait la raison, qui tenait en un prénom : Amandine.

Depuis qu'ils vivaient ensemble, il avait remisé

un certain nombre de ses réflexes de célibataire endurci, à sa plus grande joie. À plus forte raison depuis qu'Amandine avait choisi de quitter Montréal pour Nice, même si elle gardait toujours un pied au Québec.

Une belle preuve d'amour pour cette femme qui avait toujours favorisé sa carrière, alors même que Gabriel s'accommodait de la situation et n'avait pas exercé la moindre pression sur elle. Hormis peut-être le fait de répéter à l'envi qu'il lui serait impossible d'envisager vivre dans un tel climat à plein temps... À cette évocation, une multitude d'images et de moments lui revinrent en tête. De son premier voyage sur place, en mission « sous couverture » dans l'entreprise de sa femme, à ses visites ultérieures en plein hiver, il avait appris à apprécier le Québec à ces petites doses. Homéopathiques. Sans doute parce qu'il savait qu'à chaque fois, il retrouverait *sa* ville de Nice et *sa* Méditerranée. Gabriel savait qu'il faisait partie de ces gens qui n'ont pas besoin de déménager à l'autre bout du monde pour apprécier l'endroit qu'ils ont toujours connu.

Le cas d'Amandine était différent. Elle avait quitté la France sans préméditation, suivant les opportunités qui s'étaient offertes à elle et, bien

qu'ayant grandi dans le Sud de la France, elle semblait capable d'être à l'aise n'importe où dans le monde. Même au fin fond du bush australien, elle trouverait quelque chose à faire. Rossetti avait conscience d'avoir un sens des racines bien plus prononcé qu'elle. Détail qui n'avait pas échappé à Amandine et qui fut, il en était convaincu, à l'origine de sa décision de se « rapatrier » sur la Côte. Tout était simple avec elle. Naturel.

L'envie de l'appeler s'imposa en un éclair, compulsive. Le genre de détails sur lesquels il aurait réfléchi avec n'importe quelle autre femme, pesé le pour et le contre. Précaution inutile avec Amandine. Un rapide coup d'œil à sa montre lui confirma qu'à Montréal c'était le milieu de l'après-midi. Téléphone en main, face à lui, il lança une conversation vidéo, tout en souriant un peu niaisement à cet appareil qui lui faisait face. La sonnerie caractéristique résonnait dans le couloir du cabinet, alors qu'il se dirigeait vers son bureau. Il n'eut cependant pas l'occasion de s'y installer puisque sa femme rejeta l'appel, suivi presque immédiatement d'un texto bref mais précis : « *en plein board meeting, désolée. xxx* »

Gabriel avait appris à déchiffrer ce langage de texto qu'il croisait dans ses dossiers de divorces,

ses clients usant et abusant des nouvelles technologies, quel que soit leur âge. Avec Amandine, il était passé au niveau supérieur et avait vite maîtrisé l'usage des emojis et autres acronymes tels que cette fameuse triple croix, qui signifiait autant de baisers. Une sorte de surcouche qui permettait d'exprimer émotions, pensées et d'instiller à des messages une pointe de second degré impossible à mésinterpréter. Rien de nature à remplacer le contact humain pour celui qui ne jurait pourtant que par le face à face, « en vrai ». IRL comme dirait Amandine.

Il ne se formalisa pas de ce rejet d'appel, imaginant parfaitement la réunion dans l'une des grandes salles de conférence de Stuff for Fun, ces grands aquariums vitrés, décorés aux effigies des personnages et des titres phares de la compagnie de jeu vidéo. Un monde à des années-lumière de son cabinet d'avocat, qu'il ne troquerait pour rien au monde.

Nina avait consciencieusement préparé les dossiers du lendemain, posés sur son bureau avec une précision qui ferait rougir un sergent instructeur apprenant à ses recrues comment faire un lit au carré. Pas une feuille ne dépassait des dossiers d'audience. Même le courrier à déposer

était aligné comme à la parade. Une rapide vérification de l'agenda sur son écran d'ordinateur lui confirma qu'il disposerait, au gré de la vitesse à laquelle ses audiences du lendemain matin iraient, de temps en suffisance pour se rendre à la gendarmerie en fin de matinée. Gabriel ajouta un événement correspondant, pas tant pour que son assistante sache où il serait que pour éviter qu'elle profite du vide pour lui caler un rendez-vous. Finalement bien plus pratique que le post-it sur le clavier de l'ordinateur de Nina, il fallait bien l'admettre.

Après un rapide tour d'horizon mental, Gabriel en vint à la conclusion qu'aucun dossier ne nécessitait son attention immédiate. Depuis le retour de congé maternité de Chloé, le cabinet fonctionnait presque en pilote automatique, même si le volume des dossiers avait augmenté. Les divorces ont beau être une activité qui ne connaît pas de temps mort, la période de la rentrée coïncidait généralement avec une recrudescence des candidats à la séparation. Les vacances d'été agissaient pour certains comme un révélateur : en dehors de la routine de l'année, où les époux se croisent finalement peu, cette période où ils passent plus de temps ensemble n'a pas que des

avantages. En tout cas pour les couples qui battent de l'aile.

Le dossier de Joseph Delmas était donc une singularité dans les affaires courantes de Rossetti. Encore qu'elle risquait de ne pas durer longtemps, tant il semblait de plus en plus évident à Gabriel que le vieillard allait vite être mis hors de cause. Peut-être même dès le lendemain. Sur cette pensée pleine d'optimisme, l'avocat quitta son cabinet, impatient de retrouver le confort de son appartement dans lequel il s'imaginait déjà entamer la lecture d'un des bouquins récemment achetés, qui n'attendait que lui.

Une fois n'était pas coutume, Gabriel s'était endormi peu après minuit sur son livre. Ce n'était pas tant qu'il fut soporifique, bien au contraire. Le sommeil avait été plus fort que le début de cette intrigue policière entre Paris et Kaboul. Ce fut donc tout à fait en forme qu'il s'apprêtait, le lendemain matin, à pousser la grille de l'immeuble où était situé son cabinet, lorsque son attention fut attirée par une jeune femme, adossée au mur de la cour extérieure. Elle le regardait fixement, d'un air curieux. Celui qui ne trompe pas et s'avère la plupart du temps annonciateur d'une sollicitation quelconque.

De fait, elle confirma vite cette impression puisqu'elle l'interpella alors qu'il venait de poser la main sur la poignée du portail :

— C'est bien vous, Gabriel Rossetti ?

Cette jeune fille d'une petite vingtaine d'années se tenait face à Rossetti, plus interloqué que

méfiant. En quelques secondes, il la détailla plus précisément qu'il ne l'avait fait jusqu'alors : plutôt grande, vêtue d'un jean délavé et d'un gros pull à col roulé bleu marine, il était difficile de voir son visage, en partie masqué par des mèches brunes indisciplinées. Il distingua cependant son œil gauche, miraculeusement dégagé. D'un noisette très foncé, il pétillait et monopolisait l'attention. Il ne fallut qu'une seconde à Gabriel pour saisir qu'il avait en face de lui quelqu'un de vif. Ce fut sans doute pour cette raison que, désignant d'un geste rapide l'entrée de l'immeuble, il lança, amusé :

— C'est ce qui est inscrit sur la plaque de mon cabinet, comme vous pouvez le voir. Si vous voulez prendre rendez-vous, je vous invite à sonner, mon assistante s'en occupera.

— Ce ne sera pas nécessaire... En fait, je suis ici pour raisons... personnelles. Du reste, je crois que je devrais vous appeler... papa plutôt que Maître Rossetti.

— Pardon ?

— Je sais, ça m'a surpris aussi, lorsque je l'ai appris, il y a quelques jours. Alors voilà, c'est moi. Je te présente ta fille.

La jeune femme étendit ses bras et se mit à tourner sur elle-même, un sourire moqueur sur les